



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

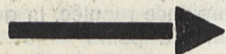
EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Retenez bien
cette date



Dimanche
20
Mars
1988

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Nous demandons instamment aux camarades de la région parisienne de poser leur candidature au Comité Directeur. Nous les adresser pour le 1^{er} mars 1988 au plus tard.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P. V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 22 mars 1987.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Rapport des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.

A 13 heures

BANQUET

MENU

- Salade Landaise
- Escalope de Saumon Braisée au Champagne
- Culotte d'agneau Rôtie et Persillée
- Légumes (Flageolets et Pommes Persillées)
- Plateau de Fromages
- Pâtisserie (Gâteau Forêt Noire)

VINS

- Gros Plant
- Côtes du Rhône
- Bourgogne
- Champagne
- Café

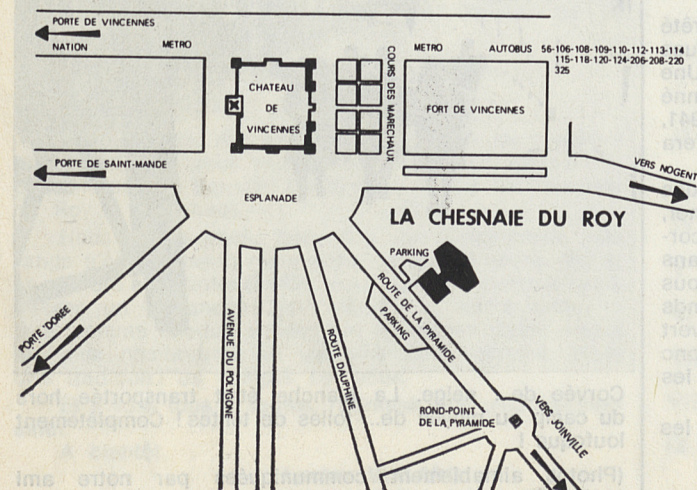
★ ★

PRIX NET : 200 F.

★ ★

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

BAL



1988 : 70^e anniversaire de l'Armistice de 1918.
A cette occasion, Le Lien publiera divers articles se rapportant à la " Grande Guerre "

LE TEMPS DU SOUVENIR 1914 - 1918

En lisant l'article qui suit, paru dans « Le Temps » du 24 mai 1915, les lecteurs de ce journal ne pouvaient pas imaginer à l'époque, que son auteur signant modestement E. H., allait trente ans plus tard, faire son entrée sous la coupole. Il s'agissait de M. Emile HENRIOT, écrivain, longtemps critique littéraire au journal « Le Monde », devenu membre de l'Académie Française.

Cet article nous a été communiqué par un de nos excellents camarades Emilien PRUNIER, ancien du Stalag XII A, qui le tient d'un de ses parents dont l'oncle Pierre PUJOL était un « copain » de régiment d'Emile HENRIOT, ainsi qu'il l'écrivait à sa maman le 30 mai 1915, en lui adressant la découpe du journal dont voici le texte.

Pierre DURAND.

AUTOUR DE LA BATAILLE

IMPRESSIONS DE BLEU

Impressions de bleu... J'ai à peine écrit ces mots, sur mes genoux, assis sur ma paille, dans le grand grenier à fourrages qui nous sert de chambre, qu'un tout petit dragon de la classe 1916, arrivé d'hier, entre dans le cantonnement et me jette un : « Salut, mon ancien ! » fort impressionnant... C'est vrai, ce n'est plus moi, le bleu, et je retarde, assurément. Par le temps qui court, il faut trois mois pour faire un ancien, et depuis trois mois que me voici sous le casque, chez les dragons, le temps a passé si vite qu'il me semble que c'est hier que mon baluchon sous le bras, nouveau « conscrit de 1813 », je me suis présenté avec ma belle feuille de route jaune, au bureau du dépôt du ... dragons, où j'allais rejoindre la classe 1914 ; et que c'est hier encore que le commandant du dépôt, chez qui je me présentais tout de go, avec une belle ignorance de la hiérarchie militaire m'a examiné d'un œil attentif.

— Engagé volontaire ? N'avez jamais servi ? Montez à cheval ? — Bon, vous compterez au 3^e peloton du 12^e escadron bis, avec les recrues. Après, on verra.

C'est hier, oui, vraiment... La vie est belle chez les dragons, et file vite. De bleu outremer qu'on est au début, on passe vite au bleu de ciel, puis au bleu pâle, comme un couvre-casque délavé par les pluies, et insensiblement, on est un ancien. C'est pourquoi la classe 1915, arrivée après moi, et la classe 1916, arrivée d'hier, nous doivent le respect. Honneur aux anciens !

Le ...^e régiment de dragons, où je sers, a son dépôt, provisoire depuis septembre, quelque part vers l'ouest, dans la patrie de l'angélique et du pissenlit. Le bruit du canon n'y parvient pas, ou du moins amoindri, à travers les seules lignes des communiqués. Mais ici, chacun attend avec fièvre le moment du départ, l'honneur d'être compris dans le premier lot des « bonshommes » (prononcez bonne-hommes) que le sort et une instruction plus poussée ont désignés pour aller rejoindre le régiment, sur le front, là-bas, vers la frontière... Le tour de chacun viendra — mais en attendant la grandeur, il faut actuellement se résoudre à toutes les nécessités, point du tout pénibles, d'ailleurs, de la servitude militaire : pansage, corvée, manège, tapecul, lent apprentissage de la chose guerrière, accepté par tous avec gaieté, une bonne volonté charmantes...

C'est une bonne école que le régiment. La splendeur bonne humeur de notre race y fait tout prendre avec une allégresse qui enchante. Je doute bien qu'en Allemagne, à l'heure qu'il est, les bleus des classes 1917 ou 1918, déjà appelés, témoignent, dans leurs dépôts, sous la schlague, d'un aussi bienheureux état d'esprit que nos petits Marie-Louise, mes camarades de dépôt, nos jeunes « poilus », d'ailleurs si obstinément imberbes, des classes 1914, 1915 et 1916.

Et pourtant, ils ne chôment guère... nous ne chômons guère. C'est une « contre-vérité » que de répéter qu'on ne fait rien dans les dépôts. On y travaille, je vous assure, et sans compter que le dépôt doit alimenter le régiment de tout ce dont il a besoin, en tout, depuis les chevaux jusqu'au dernier bouton de bélière, armes,

effets, équipements, harnachements, etc. (il faut voir dans le dépôt d'un régiment de cavalerie l'immense suite d'ateliers divers que nécessitent ses divers besoins, tant en cuir qu'en drap, qu'en acier), il y a en plus l'instruction des hommes, qui est à faire, de A jusqu'à Z — au grand complet — afin que le dépôt puisse toujours répondre aux demandes de renforts qui viennent du front, à n'importe quel moment, quand là-bas, il y a besoin d'hommes...

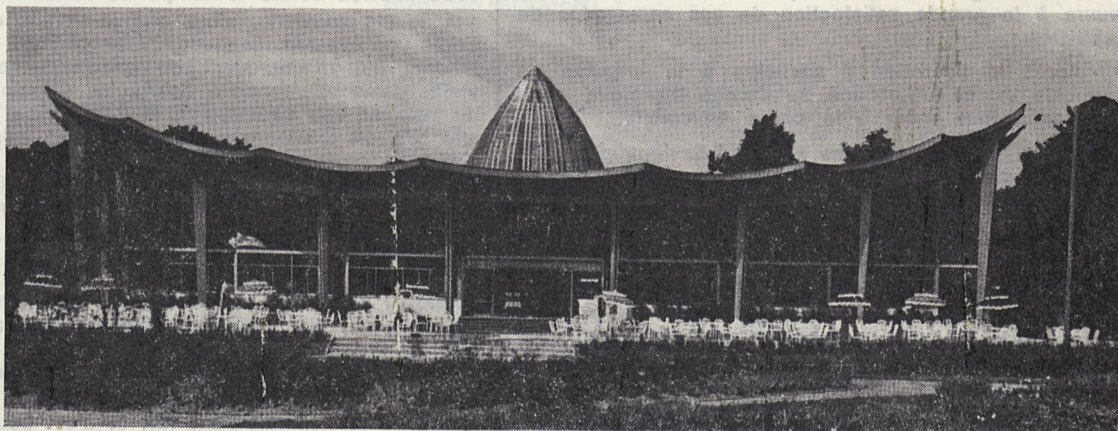
Ce n'est pas rien, l'instruction d'un cavalier. C'est d'abord le travail du combat à pied, avec la grenade, le mousqueton, la baïonnette ; les bonds en avant, la marche à plat ventre, que nous appelons reptation ombilicale, les formations de l'infanterie, le pas gymnastique, la charge enfin, toutes les leçons du fantassin, puisque aussi bien, maintenant, c'est à pied que le cavalier se bat. Mais l'espoir des grandes chevauchées n'a quitté aucun de nous, et ce n'est pas pour rien que nous avons des chevaux tout neufs, venus d'Amérique, et dont l'instruction militaire est aussi poussée que la nôtre. Dans cet espoir, nous entreterions libre et bien huilé le mouvement de la molette de nos éperons, et sur le terrain de manœuvres, nous assoupissons nos muscles au maniement rapide et compliqué du sabre et de la lance, dont le fer aigu brille au grand soleil.

— 0 —

Ce grand terrain de manœuvres, j'y ai enregistré quelques très jolis tableaux militaires. Un vaste champ, à l'herbe verte et molle, qui s'étend, large et rond, commodément disposé pour les diverses évolutions du peloton, de l'escadron, du régiment. Là-bas, au loin, une butte de terre élevée, pour le tir. On aperçoit quelques petits points noirs à ses pieds ; on entend des coups de fusil, comme des claquements de fouet ; c'est, à l'horizon, comme les coups de feu d'une battue, à la chasse, l'hiver... D'un autre côté, des cavaliers forment un vaste cercle, où ils trottent, pantalon rouge et bourgeron de toile, sur une piste idéale, marquée par des fanions rouges et bleus. Au centre, on voit un officier ou un gradé. Par moments, le vent nous apporte un peu de sa voix, un commandement : « Partez au trot... Allongez... Allongez jusqu'au galop... Des jambes, des jambes, sarsrebleu ! » Ou bien des commandements pour le maniement d'armes : « Sabre... main ! » Et sur le commandement « Sabre ! », tous les hommes d'incliner la tête vers la gauche, d'engager le poignet dans la dragonne, de sortir un peu le sabre du fourreau ; puis, sur le commandement « Main ! », toutes les lames de sortir brusquement de leur gaine de métal, le cavalier dressé sur ses étriers, le bras étendu de toute sa longueur, et sous le soleil clair de ces premiers jours de printemps, l'étingèlement de ces minces aciers, tournoyant, sabrant ou pointant dans l'air, contre un invisible et imaginaire ennemi.

Plus loin, c'est un autre peloton, formé en carré mobile, avec de larges distances entre les rangs, de larges intervalles entre les files, pour habituer hommes et chevaux à se conduire avec aisance, au commandement. Un autre peloton passe, en bataille, au galop ; un

Suite page 2



Restaurant « LA CHESNAIE DU ROY »
Route de la Pyramide, Bois de Vincennes - Paris 12^e

FP RES 408

gneusement son aube dans son aumônière avec ses accessoires sacerdotaux, et nous quitta.

Il était très ami avec un camarade israélite, P.G. français d'origine arménienne, qui faisait ouvertement profession d'athéisme. Ils avaient ensemble de longues discussions, mais chacun respectait les idées de l'autre.

A la libération, avant d'être évacué, je retrouvais l'Abbé à Heide. Comme mon père était mort cinq mois auparavant, je lui demandai de célébrer une messe à son intention, il accepta de bon cœur. L'office fut dit un matin dans l'église paroissiale. J'y assistais.

Cette fois il avait comme servants, deux enfants de chœur allemands stylés comme des Jeunes Hitlériennes. Ils marchaient au même pas, faisaient leur demitour réglementairement avec un ensemble parfait, s'agenouillaient du même élan, ils répondaient au prêtre en latin, mais, la prononciation allemande « amen » devenait amen (comme essen).

Les Anglais le rapatrièrent en camion dans son couvent où il troqua son uniforme contre la bure et la vie monastique le reprit. Mais il ne put la supporter. Il était devenu trop indiscipliné, fumait, disait des gros mots et répondait à son Abbé comme il n'est pas permis à un moine de le faire.

Son supérieur lui proposa alors de le « verser » chez les Pères Franciscains, plus libres et plus indépendants. Il accepta avec joie et fut nommé vicaire à Casablanca, sous les ordres d'un évêque compréhensif.

Il dispensa son culte dans les milieux européens catholiques et ne manquait pas de partager avec eux les merguez et les brochettes, avec l'anisette, le soir, à la fraîcheur.

Il fut introduit également chez les musulmans où sa largesse d'esprit ne lui fit que des amis.

Vingt ans après la fin de la guerre, il se joignit à nous pour se rendre à Heide où nous avions notre réunion des Anciens du kommando.

Il prit l'avion vêtu de sa robe brune dont les poches étaient bourrées de dirrams « il était interdit de sortir de l'argent du Maroc ». Les douaniers musulmans, respectueux des religieux, ne le fouillèrent point et lui firent confiance, bien à tort.

A Paris il retrouva son ami chez qui il était invité et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en s'allongeant de grandes tapes dans le dos.

Puis, dans la voiture d'Ercman, c'était son nom, ils nous rejoignirent par l'autobahn.

Je le retrouvai sur la Marktplatz, lieu de notre rendez-vous. Il était revêtu, cette fois, d'un costume gris à col romain. Ses yeux pétillaient de bonheur et il ne savait que dire pour être aimable. Il retrouva vite son franc parler et abandonna pour nous sa prestance ecclésiastique.

De retour au Maroc il fut muté à Rabat, dans la paroisse même où ma femme fit sa première communion et où moi-même avait souvent assisté pendant mes vacances au bord de mer aux offices dominicaux avec mes parents.

L'Amicale, ayant été invitée par les autorités du canton, retourna deux ans après à Heide. Constant, toujours piloté par Léon Ercman, fut encore du voyage. Cette fois il obtint un billet de logement pour le presbytère de la paroisse, chez le curé allemand, secondé par un vicaire espagnol. Ils étaient tous les deux vêtus d'un clergyman noir impeccable. Ils firent la grimace devant la tenue fatiguée du franciscain, mais lui donnèrent quand même une chambre.

Dix ans auparavant, l'église avait été détruite par un incendie et reconstruite sur le même emplacement.

La paroisse s'était beaucoup étendue par suite de l'apport de réfugiés catholiques venus de l'est.

Le Père célébra une messe à laquelle tous les amicalistes assistèrent y compris Léon qui répondit même, en latin, aux répons du prêtre en se servant d'un missel. Il avait dans sa jeunesse fréquenté, malgré ses opinions anti-religieuses, un patronage de quartier. Letinier fut un servant stylé et dévot.

Un détail macabre... Un autre assistant « entendit » cette messe bien malgré lui... Ce fut la dépouille d'un prêtre de Lübeck qui, dans son cercueil, attendait dans l'allée centrale sa messe d'enterrement. La coutume voulant que les morts du clergé soient déposés dans les églises et non à la morgue.

Nous eûmes le plaisir, ma femme, mes filles et moi de sortir Constant en voiture. Il se montra d'un commerce agréable, malgré son air bourru. Il tint à payer le bateau qui nous emmena en mer pour une visite dans un port de la Baltique.

Léon et lui, quatre années plus tôt, avaient ressenti des troubles cardiaques mais s'en étaient très bien remis, quoique ni l'un ni l'autre n'ait suivi de régime. Pipes et cigarettes allaient bon train, d'autant que les Allemands, sans doute pleins de remords garnissaient abondamment les tables de réception avec des cigares et des cigarettes.

Et puis, un an après, au printemps 1968 nos deux amis tombèrent foudroyés par une attaque, l'un sur le trottoir parisien, l'autre à Rabat, à un mois d'intervalle. Léon partit le premier ce qui frappa beaucoup Constant. Est-ce le chagrin qui lui fit subir le même sort ?

Il fut inhumé parmi ses « frères » au cimetière européen de l'Aguedal, qui longe la route de Rabat à Casablanca, non loin de l'Océan. Il doit, dans son sommeil éternel, entendre par gros temps le fracas des rouleaux de l'atlantique qui viennent se briser sur les rochers du rivage.

Roger Marquette et son épouse se rendirent à Rabat sur la tombe du Père Constant Briant, au cours d'un voyage qu'ils firent au Maroc, où leur fils médecin faisait son service national à titre de la coopération franco-marocaine.

Le ciel printanier était couvert, comme parfois en cette saison, et pas un rayon de soleil ne traversait la masse dense des nuages.

Ils trouvèrent facilement le modeste tertre du Père et, au moment précis où ils se recueillaient, le ciel s'éclaircit et le soleil qui ne s'était pas montré de la journée darda un rayon de lumière sur la croix de bois du religieux. Cela ne dura que quelques minutes ! (2).

Était-ce un signe que Sam et Léon réunis là-haut leur envoyaient ?

AYMONIN Jean. 27641 X B.

(1) Cette anecdote m'a été rapportée par Constant Briant lui-même.

(2) Et celle-ci par R. Marquette.

MON PRISONNIER

Enfin je reçois ta lettre,
Elle mit un mois pour arriver
Tu t'impatientes peut-être
Je te réponds sans plus tarder.
Ces nouvelles me rassurent
Car le moral, dis-tu, est bon,
Tu mens un peu, j'en suis sûre
Le temps doit te paraître long !

Mon bien aimé
Mon prisonnier
Va ! Je connais ta souffrance
Sois courageux
Nous sommes à deux
Mon cœur ignore la distance !
Il t'appartient
Et faudra bien
Qu'un jour la vie recommence
Alors tu verras combien je t'aimerai...
Mon aimé
Mon prisonnier !

Mon bien-être te tourmente
Tu t'inquiètes de notre sort
Je vis ici dans l'attente
Confuse un peu de mon confort...
Ta présence m'est ravie,
Le reste m'est indifférent ;
L'enfant me tient compagnie
Je suis une heureuse maman !
Mon bien aimé
Mon prisonnier
Ton fils est grand pour son âge !
Pourquoi papa,
Dit-il parfois,
Est-il si longtemps en voyage ?
Dis-lui, maman,
Que je l'attends.
Répondre?... J'ai pas l'courage...
Il t'aime beaucoup et c'est tout ton portrait.
Mon aimé
Mon prisonnier !

Tu demandes des nouvelles ?
Durement la vie suit son cours.
On parl' d'Europe Nouvelle,
Mais jamais de votre retour.
Les amis, le voisinage,
Causent de toi à l'occasion,
Leurs soucis comptent davantage
Surtout n'aie aucune illusion !

Mon bien aimé
Mon prisonnier

Le monde est ingratitude,
En nous aimant
Jalousement

L'épreuve sera moins rude !
Je t'expédie
Un p'tit colis

Ton tabac comme d'habitude !
En le préparant mes deux mains ont tremblé !
Mon aimé
Mon prisonnier !

Hélas ! déjà je dois clore
Il faut à nouveau se quitter !
Pourtant je voudrais encore
Longtemps avec toi bavarder !
Surtout je te recommande,
Soigne toi bien, prends garde au froid !
Le travail qu'on te demande
N'en fais pas trop, repose toi !

Mon bien aimé
Mon prisonnier

Ma lettre est-elle la dernière ?
Je ne crois pas,
Je n'ose pas,

Et j'en fais pourtant la prière !
A ton retour
Oui, pour toujours,

Je serai ta prisonnière !
Ton fils et moi t'envoyons nos doux baisers.
C'est signé :
Ta bien aimée.

Pierre DELEPINE - Heide.

CHOSSES VUES

Après un ultime baroud dans les champs d'avoine et d'orge de l'été 40, le sergent BERNARD (alias Frère Patrice) du 41^e R.I. est fait prisonnier : « Des soldats ennemis s'avancent, l'arme en avant... Nos fusils tombent à leurs pieds. Le bruit de leur chute, en tas, fait mal... C'en est fait... J'ai cessé de combattre... Je me suis rendu... Ah ! les morts, au moins, ne connaissent pas cette honte : rendre les armes ! ».

Son affectation comme sanitaire à l'hôpital de Bed-Burg-Hau, à quelques kilomètres de la frontière hollandaise, lui évitera de faire connaissance avec les camps et les kommandos de travail, réservés aux dépourvus du « brassard » C.R., vrai ou faux...

« ...Le premier contact fut pénible. C'est dans un hôpital qu'il faut aller pour connaître la misère des corps meurtris par la guerre. Les premières heures gravèrent en moi une impression profonde.

Est-il rien de plus triste, en effet, que la vue d'une salle d'hôpital où gisent des blessés aux plaies multiples et rebutantes ? La porte à peine ouverte, une atmosphère de médicaments, d'haleines cent fois respirées, de literie imprégnée de sueur, de sang, de pus, vous étirent et vous étouffe. Des yeux, vous cherchez les fenêtres à ouvrir et vos regards ne rencontrent que des visages blémis et tirés par la souffrance, amaigris par la fièvre, qui se tournent vers vous, lentement, montrant des yeux caves, cernés de noir, semblant vous apporter déjà une vision de l'au-delà. Ils vous considèrent avec étonnement, comme si les corps sains et entiers n'avaient point place parmi eux, semblant vous méconnaître et vous dire : « Que viens-tu faire ici, toi qui n'es pas des nôtres ? » Les cheveux redressés par les oreillers, se hérissent en touffes disgracieuses ; des moignons rosissent à l'air ; des pansements font des taches blanches sur les membres jaunés ; des béquilles et des cannes pendent le long des murs ; des plâtres informes entourent des corps qu'ils raidissent ; des instruments de chirurgie jettent des lueurs d'acier au

milieu des paquets d'ouate et de pansements, sur des tables de verre qui encombrant les passages. Sur chaque lit, une grande couverture blanche moule les corps qui cherchent à se dégager de ce linceul en redressant le buste. Un fiévreux délire. Un agonisant râle. Un impatient frappe à petits coups, en gémissant, son plâtre sonore. Le pas d'un convalescent traîne sur le lino... Sur cette torture des sens, jetez l'irritante ironie d'un portrait : le Maître du Reich se détache sur un mur blanc et semble dénombrer de son œil froid, ses victimes qui le maudissent en geignant.

Toutes les contrées de France, tous les métiers, toutes les classes sociales saignent devant lui, dans toutes les blessures qui peuvent meurtrir le corps, dans toutes les positions que peut rechercher la douleur pour se calmer... (...) Ce sont les tristes épaves de tous les champs de bataille de la tragique épopée, amenées en Allemagne par tous les hasards des évacuations : des Ardennes, des Flandres, des côtes, de Belgique. La petite ville de Bed-Burg-Hau les a reçus et parqués au pavillon de chirurgie M.A....»

(Extrait de « Le Dodore fait la malle ».
Édit. Farré et Freulon - Chollet - 1947).

(A suivre)

Le coin du souvenir

(Communiqué par Robert VERBA)

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ÉTAT DE PRISONNIER

LE LIT

Il n'y a qu'une place où le prisonnier puisse étendre ses membres las et se plonger dans la quiétude et le silence : c'est son lit. Il l'aime tant que c'est pour lui une impossibilité de se lever à l'heure voulue. Dans les kommandos agricoles, l'heure du réveil varie suivant les saisons. Si 5 heures est le moment fatidique, vous pouvez être sûr qu'il restera au lit jusqu'à 5 heures un quart, mais si les circonstances changent et que 6 heures et demie devient assez tôt pour lui, il ne peut plus se lever avant 6 h 45. Il est en retard d'un quart d'heure avec exactitude.

Dans les kommandos agricoles, le lit comprend notamment une pailasse dont la paille est renouvelée tous les ans, après les battages. Dans les kommandos industriels, la paille est renouvelée... suivant les disponibilités. Au camp, il n'y a ni paille, ni pailasse. A l'une des extrémités, l'une des planches est placée de manière à former avec ses sœurs jumelles un angle de 135 degrés : c'est l'oreiller. C'est là que nous reposons nos têtes douloureuses et que lentement, tendrement, le lit nous apaise.

LE JURON

Le prisonnier jure à faire frémir. Pour un rien, il invoque le Saint Nom de Dieu ou les Mânes du Général Cambronne. Parfois, je donne aussi un peu dans ce travers, mais je suis un simple amateur comparé à certains. A vrai dire, cela doit faire beaucoup de bien à un prisonnier de jurer. C'est une soupape de sûreté par laquelle sa mauvaise humeur s'échappe en vapeurs inoffensives. Quand un prisonnier prononce le mot de Cambronne et accuse tous ceux qui l'entourent d'avoir des mœurs contre nature, il n'en croit rien, mais cela le soulage. Il y a des prisonniers polis et bien élevés. Ils disent par exemple : N. de Bleu. Il y a enfin quelques prisonniers qui ne jurent jamais. Je les soupçonne de donner des coups de pieds sauvages dans les tabourets ou de tisonner le feu avec une violence féroce.

H. CYFERS.

(A suivre)

1988 est là, pensez à votre cotisation, merci !

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Tous les membres du bureau sont fiers de votre attachement à l'Amicale et trouvent leur récompense en lisant votre courrier qui contient vos compliments et vos dons pour notre Caisse de Secours.

Du plus profond du cœur nous vous renouvelons nos vœux les plus affectueux pour 1988, en vous souhaitant une Bonne Année et surtout une bonne santé et, si vous le permettez, nous y ajoutons une grosse bise à toutes celles qui nous sont restées fidèles en souvenir de leur compagnon trop tôt disparu.

● Encore merci à nos amis et amies :

— En premier à notre dévoué et sympathique Président **J. LANGEVIN**.

— **VILLEMEN Martial**, 57590 Delme.

— **COSSERAT Edouard**, 13, Quai Contades, 88000 Epinal.

— **GOMMIER Edmond**, 3, rue François Mousnier, 36100 Issoudun.

— **VEYRIERES Albert**, Salignac 33240 Saint-André-de-Cubzac.

— **SIREL Gaston**, 4, rue Le Chatelier, 38000 Grenoble.

— **COLLINE André**, 1, rue de Morette, 74000 Nancy.

— **LE PIERRES Pierre**, Séminaire Saint-Jacques, 29230 Landivisiau.

— Mme **GAMBY Jules**, Impasse du Vesinet, 71850 Charnay-les-Macon.

— **POULET Robert**, « Etche Yettan », Allée Saint-Jean, Route de Dax, 40300 Peyrehorade.

— **LEFEBVRE Maurice**, 59, Place du Gl de Gaulle, 76480 Duclair, en lui souhaitant surtout une amélioration de son état de santé.

— **GUTTMANN Ladislas**, 6, rue Saint-Nicolas, 75012 Paris.

— **SAJNOC**, Combs-la-Ville.

— **CUISINIER Fernand**, Mazères Lezons, 64110 Jurrançon.

— **PIETRA Jean**, Route Nationale, Marainviller 54300 Lunéville.

— **LAVOUE Jean**, 6, rue Ernest Meininger, 68100 Mulhouse.

— **VEINHARD François**, 160, rue Saint-Laurent Manonville, 54380 Dieulouard.

— **DEVILLERS Pierre**, rue de la Libération, 80240 Roisel.

— **POUCHE Louis**, Chante Mignon, 47230 Feugarolles.

— **CHABERT André**, 16, rue du Dr Calmette, 38000 Grenoble.

— Mme **MARAZZI Joséphine**, rue de la Barre, 38260 La Côte-St-André.

— Mme **GUENIER Etienne**, 1, rue J. Bart, La Tabellionne, 28500 Vernouillet.

— **DESSART F.**, Rue du Nord, Belge 5 - 4140 Amay.

— **MEUNIER A.**, Sénateur honoraire, Sentier de l'Image 21 - 6500 Anderlues.

— **CHARRON Francis**, 3, rue Joseph Belliot, 44110 Soudan.

— **BRETEAU P.**, 38, Bl de la Paix, 56000 Vannes.

— **BORIE Charles**, 26, Allée des Tilleuls, 42330 Saint-Galmier, qui écrit : « Chaque mois, c'est avec beaucoup d'intérêt, d'impatience et de plaisir que nous prenons connaissance de notre journal « Le Lien » qui nous apporte ses bonnes et mauvaises nouvelles (la liste des décès s'allonge), mais il nous permet de garder le contact et d'avoir un regard sur tous les amis rencontrés au cours des réunions, voyages, etc... »

— **VILLIERS Raymond**, 9, route de la Pointe à Laiguillon-Saint-Martin-du-Tertre 89100 Sens.

— **SERAY Jean**, 1, route de Nanteuil, 77730 Méry-sur-Marne.

— **DAROT Pierre**, 9, rue de l'Isarce, Igon 64800 Nay.

— **AUVILLE Léon**, 5, Résidence de la Violette, 10150 Pont-Sainte-Marie, à qui, avec du retard, nous adressons nos plus vives condoléances pour le décès de sa chère épouse. Nous partageons ton chagrin, Cher Léon, et souhaitons que son souvenir restera gravé dans ton cœur et t'aidera à supporter ta solitude.

— L'abbé **FORESTIER Clément**, 20, Chemin du Couvent, 48100 Marvejols.

— Mme Veuve **DROUOT Maurice**, Rue du Vaudray, 52800 Poulangy, Nogent-en-Bassigny.

— **BARELLI Bernard**, P.G.-sur-Mer 4173, route de Giens, 83400 Hyères.

— **ARNOULT Lucien**, Route des Pigeonniers, 11140 Axat, à qui nous souhaitons de retrouver une meilleure santé.

— **RIGAUDIERE Raymond**, « Laubénie », 48, rue des Pâquerettes, 88800 Vittel.

— **COCHE Lucien**, 11, rue Petite Chaumont, 89370 Champigny-sur-Yonne.

— **TRIPET Jean**, Parc de Fresnay A.T.5, 80700 Roye, qui écrit : « C'est une part touchante d'émotions à la lecture du Lien dans certains récits. Des jeunes hommes d'alors aux cheveux blancs aujourd'hui... que de pages de l'histoire. Que Vive 1988 ! en nos cœurs ».

— **GARREAU Frantz**, 41, Place P. Curie, 45500 Gien.

— **REAU A.**, Clessé, 79350 Chiché.

— Mme **BRESSON**, Gemaingoutte, 88520 Ban de Laveline.

— **ALTENBOURGER**, 51, Av. de Melun, 77100 Meaux.

— Mme Veuve **LOISELLE**, 34, rue de Longchamp 73100 Aix-les-Bains, qui nous a vraiment bouleversés : après avoir perdu en 1983 notre ami Roger, son époux, vient de voir disparaître son fils unique âgé de 48 ans, à la suite d'un coma de 9 mois causé par un accident dû à une voiture « folle » !

Nous partageons votre détresse chère amie, et ne pouvons que vous encourager par des paroles à la supporter. Sachez cependant que nous admirons votre courage et sommes de tout cœur avec vous.

— **GAUBERT René**, Parc de Tivoli, 28210 Nogent-le-Roi.

— **RACARY R.**, 62, Avenue Claude Sommer, 95250 Beauchamp.

— **Dr. GUINCHARD Henri**, Le Montoux, 39300 Champagne.

— **DUCLoux Paul**, Place de la Mairie, La Guiche 71220 St-Bonnet-de-Joux, qui vient de subir sa 7^e opération qui a duré près de 7 heures... Mais heureusement pour lui son moral est toujours au beau fixe. Notre ami est un bon exemple pour nous tous... Il faut tenir le coup malgré tous les avatars qui peuvent survenir à nos âges. Bon rétablissement, cher Paul.

— **VANNOYE P.**, Résidence de la Lys, 116, rue de Dunkerque, 59280 Armentières.

— Mme **René SENECHAL**, 39 bis, rue Baratte Cholet, 94100 Saint-Maur-des-Fossés.

— **EVRRARD M.**, 10, rue André Messenger, 71880 Chateonoy-le-Royal, avec une bise spéciale de son épouse à Joseph et à Pierre.

— **ROSE Maurice**, 2, Av. Georges Clémenceau, 92500 Rueil-Malmaison.

— **BARON Jean**, 332, Av. du Maréchal Juin, 92100 Boulogne.

— **PORTEAU Jean**, 549, Fg Bannier, Saran 45400 Fleury-Les Aubrais.

— **BALASSE André**, 115, rue du Général Leclerc, 95320 Saint-Leu-la-Forêt, avec l'espoir qu'il ne se ressent plus de son opération du printemps dernier.

— **PIRAT Léon**, « La Gare », Dommartin-les-Cuiseaux 71480 Cuiseaux.

— Mme **GODARD**, 12, Résidence Boieldieu, 92800 Puteaux-Défense.

— **COYRAS Marius**, Lanas 07200 Aubenas.

— **P. KOESTEL**, 1, Villa Pasteur, 95410 Grosly.

— **MILLON Raymond**, 11, rue d'Orléans, 92200 Neuilly, qui écrit : « Le souvenir des P.G. entre dans une sorte de brouillard... rose, ou gris parfois. Nos souvenirs sont ceux de messieurs aux tempes blanchies ou dégarnies ; à qui les raconter ? Nos enfants ont les leurs, de guerre hélas parfois, pour nos petits-enfants, c'est bien loin et ils ont leurs héros. Non, je ne suis pas triste et il fait bon vivre chez nous... en France. Lorsque je me promène avec mon chien (pour sa santé et la mienne) c'est à lui que je raconte comment du bout d'un champ je regardais vers l'ouest, y cherchant un bout de tour Eiffel, ou un dôme de Sacré-Cœur. Regarde les arbres, me répond-t-il, tu vois l'écurie... il est gai... et libre lui aussi ».

— **QUINTARD Jean-Michel**, 119, rue de Lille, 75007 Paris.

— **ALAUX Roger**, 11160 Rieux-Minervois, demande si parmi nos lecteurs il y aurait quelques anciens P.G. qui se souviendraient du bref passage de l'ignoble Hitler à Neuf-Brisach vers le 24 ou 25 juin 1940 ?

— **DANTIN**, « Les Vanniers », St-Sernin-du-Bois 71200 Le Creusot.

— **CABRIT Emile-Robert**, Les Parades, 30270 Saint-Jean-du-Gard.

— **LAKS**, 9, rue du Dr. Jean Goujon, 75012 Paris.

— **MORINET Paul**, 83, rue du Maréchal de Lattre, 52260 Rolampont.

— Mme **BERNARD Renée**, Beaumont-Montoux 26600 Tain-L'Hermitage.

— **MICHAUD Roger**, « Résidence Le Lac », 5, rue du Dr Collas, 03200 Vichy.

— **ROULEAU Raymond**, 7, rue de l'Arbre de la Liberté, 28000 Chartres.

— **CHARDES**, 123, Av. des Adages, 95220 Herblay.

— **AUBE Yves**, 110, Quai Blériot, 75016 Paris.

— Mlle **CADOUX Suzanne**, 4 bis, rue de Louvain, 75019 Paris.

— **REILDE A.**, 43, Av. Ernest Reyer, 75014 Paris.

— **FAURIE A.**, 24, rue Villebois Mareuil, 53000 Laval.

— **DUPRE Paul**, 13, rue d'Episy-Villecerf, 77250 Moret-sur-Loing.

— **CHAZELAS Jean-Baptiste**, 3, Grande rue Boynes, 45300 Pithiviers.

— **VAIRON Gustave**, Soing 70130 Fresne-Saint-Mames.

— **POINCHEVAL Albert**, 11, rue Eléonor Daubrée, 50200 Coutances.

— Mme Veuve **Thérèse LIOT**, 60, rue des Perroquets, 94350 Villiers-sur-Marne.

— **PICOCHÉ Marcel**, Manlay, 21430 Libernais.

— **CHATEAU R.**, 33, Av. du Général de Gaulle, 92250 La Garenne-Colombes.

— **DELANOY Jean**, 19, rue Jean Goujon, 59100 Roubaix.

— **THOUZEL Achille**, 9, rue de l'Aspic, 30000 Nîmes.

— **Dr PALMER**, Domaine de Brive, 04300 Forcalquier.

— Mme Veuve **Etienne GUENIER**, La Tabellionne, 1, rue Jean Bart, 28500 Vernouillet, qui nous écrit :

« Veuve depuis 3 ans, je lis toujours Le Lien avec beaucoup d'intérêt et je souffre avec les récits de ces pauvres P.G. qui ont laissé leur jeunesse dans ces baraques et aujourd'hui, malheureusement, les rangs s'éclaircissent de plus en plus ».

Puissions-nous, comme à ce jour, le lire encore au 21^e siècle.

— **PERRON Henri**, 60, Bd de Montmorency, 95170 Deuil-La Barre, notre ancien talentueux rédacteur du Lien nous écrit :

« Pour que 1988 puisse partir avec des forces nouvelles, je vous envoie un peu de lubrifiant. Faites-en bon usage comme d'habitude ».

Tu peux compter sur nous, cher ami. Grâce à toi et à tous ceux cités plus haut, nous arrivons encore à joindre les deux bouts, tout en venant en aide à ceux qui en ont besoin.

Tout le bureau, toute l'Amicale te souhaite une bonne santé ainsi qu'à ta charmante épouse.

L'Amicale forme une grande famille unie ; la preuve les cotisations et dons continuent à entrer sans que nous ayons besoin de faire trop de rappels.

● Encore merci à tous, merci à nos amis :

— **TERRABELLA Joseph**, Résidence « Les Tourelles » Tour 6, 33700 Mérignac, successeur de notre ami PERRON, qui, comme lui, se montre aussi généreux envers notre Caisse de Secours.

— **BARBARIN Pierre**, 28, rue Henri Cureyras, 03300 Cusset.

— **PROQUIN Gabriel**, 180, rue des Déportés, 88300 Rehaincourt.

— **WEBER Jean**, 2, rue de Vissières, 54700 Norroy-les-Pont-à-Mousson.

— **TERNEAUD J.**, 46 bis, rue Henri Gorjus, 69004 Lyon.

— Mme **Marie-Thérèse SAUVAGE**, Résidence « Les Jardins d'ifs », 14123 Ifs.

— **VOINSON Robert**, 14, rue Clairefontaine, 88310 Cornimont.

— **HUCK Jean**, 24, Allée des Pommiers, 93110 Rosny-sous-Bois.

— **PARIS René**, « La Ferme », 01540 Vonnas.

— **POMME Jean**, rue C.-F. Pommies, Barzun, 64530 Pontacq.

— **RONFAUT R.**, 1, rue aux Mûres, Saint-Lye, 10600 Chapelle-Saint-Luc.

— Mme Veuve **GENIN André**, 3, rue des Camusots, 88320 Lamarche.

— **GARGUY Etienne**, Route Nle n° 11, 82700 Finhan-Montech.

— **FAVIER Claude**, 63220 Jaligny-sur-Besbre.

— Mme Veuve **FISSON Henri**, 21330 Laignes.

— **GENS Jacques**, 02820 Saint-Erme.

— **ESTACA René**, Résidence Alma, 14, rue Paul Doumer, 50100 Cherbourg.

— **CHEMARIN Anthony**, rue des Fossés, 42630 Régny.

— **BLAIS Henri**, St-Bomer-les-Forges, 61700 Domfront.

— **GOERY Yvan**, 104, Av. de la Ganipote, 17420 Saint-Palais-sur-Mer.

— **COUDOUIN Daniel**, 3, Av. Augustin, 33560 Carbon-Blanc.

— **BOURBEIX Marcel**, 29, rue Armand Barbès, 87100 Limoges.

— Mlle **Huguette CROUTA**, 171, rue Lecourbe, 75015 Paris.

— **CARLIER Louis**, 08220 Chaumont-Porcien.

— **CHAPERON Pierre**, 12, rue Vve Delcros, 42450 Sury-le-Comtal.

— **BERTHE André**, Boulton-sur-Suippa 51110 Bazancourt.

— **ARONDEL Armand**, « Les Marronniers », 35150 Amanlis.

— **AIGUILLON Robert**, 18, Allée des Acacias, 79000 Niort.

— **DUPRE Raymond**, 7, rue Pierre Haeusler, 52000 Chaumont.

— **BARTHELEMY Raymond**, 75, rue des Clairmarais, 62510 Arques.

— **COCHOT**, 104, Av. de Sylvie, 60260 Le Lys-Lamorlaye

— **BAUDRU Philippe**, 3, rue Estienne d'Orves, 92300 Levallois-Perret.

— **DELEAU-DESHAYES Marcel**, 5, Av. Mac-Mahon, 75017 Paris.

— Notre ami **LAVIER**, 10, rue Neuve des Mourinoux, 92600 Asnières, a subi, avec son épouse, une bien dure épreuve au sujet de leur fille qui vient d'être opérée.

Après de nombreux jours d'angoisse, elle est, nous l'espérons et le souhaitons de tout cœur, sur la voie de la guérison. Merci pour notre C.S. et à bientôt.

● Toujours merci à :

— **BOUVIER François**, 74150 Lornay.

— **BOUQUANT Jean-Marie**, Dontrien 51600 Suippes.

— **DANEY Pierre**, 59, rue E. Guichenne, 64000 Pau.

— **GONDROY Auguste**, rue Jean Besse, 19270 Donzenac.

— **DUPONT Germain**, 18, Rés. du Parc, 91300 Massy.

— **ALI Jean**, Briollay 49125 Tiercé.

— **GILLES Georges**, 26, rue de Lorraine, 70200 Lure, qui est actuellement hospitalisé à l'hôpital Minjoz à Besançon et à qui nous souhaitons une prompte guérison.

— **DELBOCA Jean**, 33, rue Caulaincourt, 75018 Paris.

— **FISSE Henri**, Allée du Dr Abadie, 33710 Bourg-sur-Gironde, qui ajoute à son don : « Que Le Lien qui, depuis plus de 40 ans nous lie, continue à nous rappeler nos souvenirs des jours pénibles traversés, soutenus par notre fraternité ; jours pénibles où depuis juin 1940 nous sommes passés par les stades de : « trahis, bafoués, vaincus, esclaves, battus, etc... » et, de retour en France en 1945, pour un bon nombre, incompris avec une vague impression d'être gênants. Je laisse à mes camarades qui s'expriment dans Le Lien le soin d'approfondir ces réflexions amères, mais que je crois vraies, car j'ai pu moi-même, hélas, les expérimenter ! »

A vous chers amis, d'essayer d'atténuer l'amertume de notre ami désabusé en racontant sur notre journal la joie avec laquelle vous avez retrouvé le sol de notre beau pays et l'accueil qui vous a été réservé.

— **WALTZING Paul**, 31, Av. Cap. de Croix, 06100 Nice.

— **COLLIN Roger**, Haute-Amance, Hortes, 52600 Chaligny.

— **OUDEA René**, 33, rue de Constantinople, 75008 Paris.

— **MEDARD Abel**, 21, Av. Paul Chaudon, 51200 Epernay.

— **PEUPLIER André**, 16, rue Gambetta, 08090 Montey-Notre-Dame.

— **LASSERRE du ROZEL**, 20, rue de Plobaunalec, 29120 Pont-l'Abbé.

— **MARTY Félix**, Borde Haute, 82230 Monclar-de-Quercy

— **GALLARD Roland**, 4, Avenue Jean Durroux, 09500 Mirepoix.

— **THIBAUDIER Pierre**, Rue Basse, Valois-Millery, 69390 Vernaison.

— **POULAIN**, 10, rue Voltaire, Tison 59870 Vred.

— **LAYAN Georges**, 21, rue Napoléon Bonaparte, 47300 Villeneuve-sur-Lot.

— **LAPORTE Jean**, 10, Av. Beauséjour, 60300 Senlis.

— **SIX Pierre**, 62, Av. de la Marne, 59290 Wasquehal, qui se montre particulièrement généreux envers notre C. de S. ; nous lui en sommes doublement reconnaissants.

— Mme **LABANNE Suzanne**, 3, rue Edgar Reyre, 57070 Metz.

— **LACOMBES de LA ROUSSIL**, 81, Bd., Cotte, 95880 Enghien-les-Bains.

— Mme Veuve **Charles VARAUT**, 6, rue Poirier, 94160 Saint-Mandé.

— Mme **LAURENS Denise**, 110, rue Henry Litolf, 92270 Bois-Colombes, qui continue à adhérer à notre Amicale en souvenir de son frère Maurice décédé en 1986.

— **VALADOU Georges**, 88, rue de Cambronne, 75015 Paris.

— **MURIS Michel**, 28, rue Curiale, 68800 Thann.

— **GUILLAUME René**, 10, Av. des Tuileries, 01600 Trévoux.

— **DUCROUX Jean**, 69550 Amplepuis.

— **HURMAN Albert**, Rés. « Les Lavandes », 41, Av. Maurice J. Pierre 06110 Cannet-Rocheville.

— **RIVALS Jean**, Chalet Sainte-Croix, rue de Toulouse, 81100 Castres.

— **ALTHERRE Donat**, rue de la Mouline, 88160 Le Thillot.

— **GEISSMANN Armand**, 68, Fbg National, 67000 Strasbourg.

— **PERRIER Gabriel**, 26600 Mercuriol.

— **CREUSOT Jean**, 20, rue de la Gare, Saint-Ame 88120 Vagney.</

diaire de son beau-frère. Atteint d'une hémiparésie, il est pour le moment hospitalisé dans la Drôme et souffre beaucoup. Son épouse est également malade.

Que souhaiter sinon un prompt rétablissement à nos amis, et ajouter à nos remerciements ceux destinés à M. THIERES pour sa sollicitude.

— **ROBAGLIA Paul**, 19, Av. Bévérini, 2000 Ajaccio.
— **DUMAS André**, 15, rue Cambon, 34500 Béziers.
— **DORY Louis**, 41, Bd Henri Barbusse, 93230 Ro-mainville.

— **JOURNET Joseph**, 24 rue Pasteur, 59227 Saulzoir.
— **MAYANOLE René**, Gandalou, 82100 Castelsarrazin.
— **MATHE Roger**, Xanton-Chassenon, 85240 Saint-Hilaire-des-Loges.

— **RIVOIRE Francis**, « Petit Machezard », Larajasse, 69590 Saint-Symphorien-sur-Coise.

— **FIACRE Henri**, 34, rue des Etats-Unis, 55500 Ligny-en-Barrois.

— **DILLESIGER Pierre**, 2, rue Saint-Antoine, 54136 Bouxières-aux-Dames.

DECES

Tant de « faire-part » nous arrivent des quatre coins qu'ils assombrissent le reste du « Courrier » et nous peinons au-delà de toute expression. Mais quel courage anime ces femmes et ces enfants, et quelle fidélité ils manifestent à l'Amicale !

Nous partageons très sincèrement l'affliction des familles de :

LAURENT Robert, 3, Grande Rue, 10140 Vendreuve-sur-Barse, (communication de M. et Mme Henry Long-champs).

SARAZIN Georges-Paul, 1, rue du Château, 90200 Auxelles Bas.

RAFENNE Robert, 18, rue Augereau, 59000 Lille.
LUCHIER Roger, 9, rue du Mont de Piété, 59380 Bergue.

CRETIN Raymond, 4, rue Ney, 01000 Bourg-en-Bresse.

VIDONNE Paul, 74560 Essets-Seleve.

Résumant très bien tout ce que les autres nous ont écrit, Mme **BEAUMIER Marie-Louise**, route de Clamecy, 58420 Brinon-Saint-Beuvron, nous dit :

« Au nom de mon mari, je continue à adhérer à l'Amicale, car de cœur et d'esprit, je reste avec vous tous. Le Lien est un grand soutien. Je le lis et le passe à d'autres anciens prisonniers qui, eux, n'ont pas ce trait d'union, j'adresse à tous mon profond souvenir, mes vœux de santé, d'espérance à tous ceux du 852 XC qui ont connu Paul BAUMIER ».

Merci, Madame, pour ces mots que le cœur vous a dictés.

CORRESPONDANCE

Certains d'entre vous ont bien voulu nous dire combien ils appréciaient cette « chronique », qui permet aux lecteurs du Lien de faire connaître leur sentiment ou d'exprimer leur opinion sur le contenu de la publication — ou du moins sur tel ou tel de ses aspects. Et ceci, sans tomber dans la polémique ou pire encore... Nous les en remercions vivement et nous formons le vœu que les interventions de cet ordre soient de plus en plus nombreuses : le journal n'en sera que plus vivant, et la preuve sera faite de notre intérêt commun à écrire le plus vrai possible sur ce qui fut notre histoire — et donc un peu de l'Histoire tout court.

◆ **De Mme HYVERNAUD (30-11-1987) :**

« J'ai bien reçu votre envoi et je vous remercie vivement. Je lis tous ces textes avec intérêt et souvent la tristesse des souvenirs renouvelés. Il est vrai que ces événements, souvent peu spectaculaires, pourtant dramatiques, qui mirent en jeu des personnes quasiment inconnues, touchent difficilement le public actuel. Mais ce sont là des documents qui serviront au moins à l'historien, plus tard. Du moins on peut l'espérer » (...)

◆ **De René QUINTON (4-12-1987) :**

« ...J'ai lu et relu (avec ma femme) les bons extraits sur les captifs de toutes époques. DURAND a eu le sens du contraste en nous proposant en diptyque la sinistre aventure de Armand ZAHNER et le savoureux récit sur l'évasion de KNAPP. Je n'ai pas d'opinion conformiste ou contradictoire sur le sort des malheureux alsaciens ou lorrains, mais j'ai, comme toi, une connaissance respectueuse de ces populations frontalières. (...) J'ai longuement vécu dans les villages au-dessus de la plaine (...), les Alsaciens, que je n'ai jamais cessé de fréquenter, ont toujours été d'excellents Français et je ne puis que trouver équitable que l'on publie et écrive sur les mérites des malheureux qui furent contraints et forcés ».

— Sur l'inédit de Hyvernaud : « Ecrit admirable par le fond et la forme, le style, concis, communique le rythme et la vie ! Que d'anecdotes me reviennent en mémoire ! Celle par exemple où dans telle rue d'Obermodern, un commandant du génie affolé par la chute des bombes sifflantes cherchait un abri, tête première, dans le spirail d'une cave, j'ai dû le pousser au cul ! » (...)

◆ **De Jean WEBER (2-12-1987) :**

« ...Les « Malgré nous » méritaient que soient connues les souffrances qu'ils ont endurées pour une cause qui n'était pas la leur. Comme beaucoup de Français je connaissais mal ce douloureux fait de l'histoire jusqu'au jour où, cherchant à m'informer, j'ai trouvé en librairie (1958) le livre « L'Alsacien ». J'ai alors revu mon jugement. En 1943-1944 j'ai eu l'occasion de rencontrer un Luxembourgeois, nous avons parlé librement. Il me disait l'horreur qu'il éprouvait à porter l'uniforme allemand. J'avoue qu'alors je ne réalisais pas, qu'est-il devenu ? La présentation de ce « document » est admirable, faite par DURAND » (...)

◆ **Henri PERRON**, pour sa part, refusant d'aborder le problème au plan général, limite sa réaction à l'attitude des P.G. Alsaciens-Lorrains de 1940 face à l'« option » allemande. (Lettres du 25-11 et du 8-12-1987) :

« ...Je maintiens fermement que l'appellation de « Malgré-nous » ne peut pas s'appliquer aux Alsaciens qui étant P.G. en 40 et rassemblés à Offenbourg ont signé les propositions allemandes afin d'éviter les stalags (...) Les Kastler, Muller, Hinz, Brandt, Forster, etc... qui étaient restés au camp, nous savions pourquoi ils y étaient : parce qu'ils avaient refusé d'être Allemands (...) Et de rappeler qu'il « subsiste encore aujourd'hui, en Alsace et en Lorraine, un grand contentieux entre les P.G. et les « M.-N. » Le temps apaise les rancœurs, mais ceux qui furent les premiers à dire « non » en

sachant les risques qu'ils encouraient... et qu'ils ont subi par la suite, ne sauraient être oubliés »

◆ **Pierre DURAND (2 décembre 1987)** — qui avait pris connaissance de l'argumentation de Perron, pour l'essentiel, écrit :

« PERRON sort un peu vite du sujet principal qui était pour nous de faire connaître, comme à l'habitude, des faits vus et vécus par un « malgré-nous » au cours de la dernière guerre (...) Le récit que nous avons publié, sorti de son contexte, ne donne qu'un aperçu et seule la lecture complète du livre peut permettre de se faire une opinion, de porter un jugement.

(...) Contrairement à ce que nous pourrions penser, la dénomination « Malgré-Nous » ne date pas de cette guerre mais remonte à celle de 14-18.

Je n'ai aucune qualité pour me poser en défenseur des Alsaciens-Lorrains incorporés de force dans la Wehrmacht, qui ont constitué à cet effet « La Fédération des anciens de Tambow ».

Néanmoins, je possède une solide documentation qui me permet de parler d'eux avec honneur. Sans compter les « Malgré-Nous » de ma connaissance (...) Il faut savoir qu'une infime partie des « M.-N. » étaient des anciens de l'armée française, le plus gros contingent ayant été recruté parmi les jeunes Alsaciens-Lorrains âgés de 17-18 ans en 1943 ».

Se référant à l'histoire, Durand, élevant le débat, produit les deux brèves citations que voici :

« Personne ne s'étonnera que fiers et réservés nous nous isolerons entre nous et que pour fuir l'obsession du présent, nous nous réfugierons dans les souvenirs des jours heureux du passé et dans l'espoir d'un avenir meilleur... En face du monde entier, la déclaration collective de notre peuple protestant contre l'annexion faite en violation de notre volonté, conserve sa valeur pleine et entière. Mais malgré la violence qui nous opprime, jamais nous ne renoncerons à revendiquer les droits et les libertés qui nous ont été ravies ».

(Déclaration de Jacques Priess, député de Colmar, à la tribune du Reichstag en 1896).

« Cette destinée qui pèse toujours sur la vie des lorrains, est celle de dix siècles, de dix invasions. Et toute femme lorraine peut dire qu'elle a vu passer l'ennemi au moins deux fois dans sa vie ».

(Conférence de M. Emile Lebon à Nancy, le 30 mars 1939).

COMMENTAIRE

Quelles provinces de France en effet auront été aussi maltraitées par l'Histoire que l'Alsace et la Lorraine ?

Quelles populations auront été aussi disputées, revendiquées, conditionnées, suspectées, condamnées que celles-là ?

Où, en quelle région, les destins personnels auront-ils été aussi déterminés par l'histoire qu'en ces marches orientales ?

Et pourtant, en quel autre endroit trouve-t-on autant de courage dans l'épreuve, de constance dans la fidélité et, dans des circonstances aussi contrastées, finalement si peu d'indignité ?

— O —

A la lecture de la seule première partie du texte (n° de novembre), certains n'ont pas hésité à nous faire connaître leur sentiment sur la part d'affabulation que ce récit, selon eux, comporterait : « comment un homme, sans en mourir, résisterait-il à de tels sévices ? » C'est ignorer l'extrême capacité de l'homme à « savoir » jusqu'où ne pas aller trop loin dans l'exercice de la cruauté, et méconnaître de même l'extrême endurance du corps aux agressions calculées : la période 1939-1945, nullement limitative d'ailleurs, en a donné mille et un exemples ! / La fin du récit (n° de décembre) illustre bien cette opinion et nous montre combien tenu est le fil qui sépare en nous le bourreau du « bon samaritain ».

Sur l'accueil réservé à ZAHNER par les troupes russes de première ligne, H. PERRON dans sa lettre rappelle l'impitoyable traitement des P.G. russes en Allemagne. Il écrit :

« ...Au Waldho (Villingen VB) il y avait un pavillon réservé aux slaves et je te garantis que tu pouvais être impressionné quand tu y entrais. C'était une véritable porcherie ! Les cochons étaient mieux traités qu'eux. Il n'y avait aucune Croix-Rouge ou autre organisation de bienfaisance pour s'occuper d'eux. Les Allemands avaient le droit de vie ou de mort sur ces gens-là. Pour un oui ou un non ils les tuaient. (...) Quand j'allais leur porter des couvertures, j'avais devant moi des squelettes vivants ».

Aux lieux où nous étions, lieux de travail notamment, nous avons tous été témoins de cette barbarie. L'absence de Croix-Rouge trouve son explication dans le refus par l'Union soviétique de ratifier les Conventions de La Haye et de Genève (1929) au motif de leur inutilité, les soldats de son armée n'ayant d'autre alternative que la victoire ou la mort au combat — jamais la capture par l'ennemi. L'absence de protection internationale ne justifiait pas pour autant ce comportement inhumain des nazis à l'égard de soldats réguliers, vaincus et désarmés. Mais l'histoire nous enseigne que le sort du prisonnier de guerre n'a jamais été enviable. La recension du martyrologe du soldat vaincu exigerait bien des pages. Aucun peuple ne sortirait indemne de l'énumération des forfaits et des crimes commis contre lui : l'humiliation souvent au paroxysme, la mort ignominieuse parfois... Le progrès dont nous nous targuons volontiers n'a nullement infirmé que l'homme est un loup pour l'homme. L'homme dont le poète dit qu'« il n'y a guère plus que lui contre qui nous avons à protéger l'espoir ».

J. TERRAUBELLA.

◆ **P.S.** - Certain propos reçu d'un de nos camarades sur le problème des « M.-N. » ne sera pas ici reproduit, au motif suffisant qu'il constitue diffamation et injure à l'égard de toute une partie de la population française.

Rien, absolument rien, ne justifie un tel jugement, ou ce qui nous est présenté comme tel, qui n'honore pas son auteur.

Pour ce qui est des appréciations et des comparaisons dont Le Lien est l'objet, elles nous laissent de marbre.

En faisant ce journal, seule nous anime la recherche de plus de solidarité, de fraternité et d'amitié. C'est ainsi que les hommes vivent.

Un livre

« En mai 40 j'avais 20 ans »

de Marcel STILLER. (Edit. Dricol - Liège)

Le préfacer du livre écrit :

« ...Il n'y a pas eu de captivité type et les récents remous soulevés dans le monde des anciens K.G. par certaines émissions de télévision montrent bien combien il est illusoire et dangereux de prétendre trouver un dénominateur commun — qui aboutit rapidement à la caricature — à des odyssees individuelles qui vont du tragique atroce au burlesque » (...)

On ne saurait mieux dire, et je crois que chacun sera d'accord avec cette formule de l'universitaire liégeois. Les nombreux ouvrages que, par obligation bien souvent, il m'a été donné de lire au cours de ces dernières années, confirment sans contester l'extrême diversité de la captivité de guerre, au point que l'imagination s'emporte à évaluer la longueur des rayonnages qu'exigerait, si elle était écrite, l'histoire de chaque stalag, oflag ou kommando ! Et l'incroyable fresque d'événements, de sentiments, de sensations et d'impressions qui nous serait alors offerte ! Autant que d'étoiles dans une nuit d'été...

Du kaléidoscope géant de la captivité, la facette Stiller est d'autant plus séduisante qu'elle reflète au plus près ce qu'on pourrait appeler les travaux et les jours du K.G. ordinaire, un homme dépossédé de lui-même, aliéné au sens propre du mot, contraint et humilié, angoissé par son destin et pourtant plein d'espoir. Gardes et barreaux, meisters et cerbères, il en viendra à bout, sachant jusqu'où ne pas aller trop loin dans l'affirmation de son identité et de sa dignité.

L'auteur avoue avoir écrit sa narration pour ses petits-enfants, il y a parfaitement réussi. Sa bonne tête au Kommando 982 préfigure bien le sage papy à lunettes qu'il est devenu et nul doute que Geoffrey, Yannick et Catherine auront apprécié comme elle le mérite sa longue histoire vécue chez les Chleuhs.

Car c'est l'histoire vraie d'un garçon de vingt ans, une histoire de faim au ventre, de misère physique et morale, de peur de mourir, loin de sa maman restée là-bas au pays de Liège, — une histoire aussi de courage, de force d'âme, de ruse, d'amitié et de solidarité, d'espérance envers et contre tout, même quand le feu qui tombait du ciel faisait trembler son jeune corps plein de vie.

Mais c'est une histoire qui finit bien, et c'est normal serait-on tenté de dire, tant ce prisonnier nous apparaît au fil des pages joyeux, boute-en-train, amical, solidaire, plein de ressource et d'imagination, sans compromission, « indulgent » même envers ceux qui se sont laissés avoir... et que l'avenir effraye. Du camp de Sandbostel à peine entrevu en juin 40, il a papillonné en mille endroits, posé son sac ici pour le reposer là, toujours « prêt » pour ne pas subir.

Tant d'effort et de persévérance allaient trouver leur récompense. La roue du temps avait tourné dans le bon sens, quelques Tommies au casque plat surgirent un jour devant sa route, le faisant s'envoler à tire d'aile vers des cioux qui lui avaient tant manqué et dont il se sentait orphelin.

« ...Je regardais de tous mes yeux les boulevards, les gens, tout ce qui défilait... et tout me semblait merveilleux.

Tiens ! voilà la statue de Charlemagne. Bizarre ! Je n'y avais jamais pensé à celui-là, ça faisait chaud au cœur.

Le Grand Bazar, les pigeons, la Populaire, le Sarma, le palais des Princes-Evêques... C'est en Lidge ! Mi Lidge ! Noss Lidge ! Qui c'est en bê ! (...)

Et soudain le choc. En pleine poitrine... Je la voyais. Ma mère... Enfin ! Elle accourait, au bout de la rue, encore plus petite que dans mes rêves... Quand je l'ai prise dans mes bras, l'émotion m'empêchait de parler... Elle répétait sans cesse d'une voix rauque : — Mi fi ! Mi fi ! (...)

Ça ne vous rappelle rien ? Si, alors lisez le p'tit Belge Marcel Stiller ! sans aucune prétention littéraire, il écrit bien et il raconte de même, sans rien ajouter à ce qui fut et qui se suffit, nous le savons assez. Dans le miroir qu'il nous tend, vous vous reconnaîtrez sûrement, un peu, beaucoup, mais sans nostalgie — sinon peut-être pour votre jeunesse enfuie...

J. Terraubella.

P.S. - « Les 3 Stalags V » de nos amis belges nous apprend dans son numéro 116 (décembre 1987) que Marcel Stiller a reçu, pour son livre, la « Médaille d'Or Internationale 1987 » de l'Académie Européenne des Arts de Paris.

Notre Amicale félicite chaleureusement notre ami STILLER pour cette distinction.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 437

HORIZONTALEMENT :

I. - Ecrevisse. — II. - Coulisses. — III. - Ruinée. — D.S. — IV. - Esse. - Duo. — V. - Mis. - Et. - iR. — VI. - Enervante. — VII. - Raleuse. — VIII. - Agénésie. — IX. - Serémange.

VERTICALEMENT :

1. - Ecrèmeras. — 2. - Cousinage. 3. - Ruisseler. — 4. - Elne. - Rêne. — 5. - Vie. - Evuem. — 6. - Ise. - Tassa. — 7. - S.S. - Nein. — 8. - Séduit. - E.G. — 9. - Essorée.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1988

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE